

LE MALADE IMAGINAIRE,
Comédie de Molière

TNT Theatre Britain / ADG EUROPE 2016

Mise en scène Gaspard Legendre

LE MALADE IMAGINAIRE

ACTEURS

H1 – Rémi CREISSELS

H2 – Jules DOUSSET

H3 – Kasper KLOP

F1 – Caroline AÏN

F2 – Morwenna SPAGNOL

ARGAN, malade imaginaire. H1

BÉLINE, seconde femme d'Argan. F2

ANGÉLIQUE, fille d'Argan et amante de Cléante. F2

BÉRALDE, frère d'Argan. H2

CLÉANTE, amant d'Angélique. H3

MONSIEUR DIAFOIRUS, médecin. H2

THOMAS DIAFOIRUS, son fils, et amant d'Angélique. H3

MONSIEUR PURGON, médecin d'Argan. H3

MONSIEUR FLEURANT, apothicaire. F1

MONSIEUR BONNEFOY, notaire. H2

TOINETTE, servante. F1

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER, SCÈNE PREMIÈRE

ARGAN, *seul dans sa chambre assis, une table devant lui, compte des parties⁵ d'apothicaire avec des jetons⁶; il fait parlant à lui-même les dialogues suivants.*— Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. «Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif, et rémollient, pour amollir, humecter, et rafraîchir les entrailles de Monsieur⁷.» Ce qui me plaît, de Monsieur Fleurant mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc, que de ce mois j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements; et l'autre mois il y

avait douze médecines, et vingt lavements. Je ne m'étonne pas, si je ne me porte pas si bien ce mois-ci, que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci, il n'y a personne; j'ai beau dire, on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*Il sonne une sonnette pour faire venir ses gens.*) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin, point d'affaire. Drelin, drelin, Drelin, ils sont sourds. Toinette. Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnais point. Chienne, coquine, drelin, drelin, drelin; j'enrage. (*Il ne sonne plus, mais il crie.*) Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables. Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul! Drelin, drelin, drelin; voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah! mon Dieu, ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCÈNE II

TOINETTE, ARGAN.

TOINETTE, *en entrant dans la chambre.*— On y va.

ARGAN.— Ah! chienne! Ah carogne...

TOINETTE, *faisant semblant de s'être cogné la tête.*— Diantre soit fait de votre impatience, vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne¹⁴ d'un volet.

ARGAN, *en colère.*— Ah! traîtresse...

TOINETTE, *pour l'interrompre et l'empêcher de crier, se plaint toujours, en disant.*— Ha!

ARGAN.— Il y a...

TOINETTE.— Ha!

ARGAN.— Il y a une heure...

TOINETTE.— Ha!

ARGAN.— Tu m'as laissé...

TOINETTE.— Ha!

ARGAN.— Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.— Çamon¹⁵, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN.— Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOINETTE.— Et vous m'avez fait, vous, casser la tête, l'un vaut bien l'autre. Quitte, à quitte, si vous voulez.

ARGAN.— Quoi, coquine...

TOINETTE.— Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.— Me laisser, traîtresse...

TOINETTE, *toujours pour l'interrompre*.— Ha!

ARGAN.— Chienne, tu veux...

TOINETTE.— Ha!

ARGAN.— Quoi il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller?

TOINETTE.— Querellez tout votre soûl, je le veux bien.

ARGAN.— Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.— Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que de mon côté, j'aie le plaisir de pleurer; chacun le sien ce n'est pas trop. Ha!

ARGAN.— Allons, il faut en passer par là. Ôte-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. (*Argan se lève de sa chaise.*) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré?

TOINETTE.— Votre lavement?

ARGAN.— Oui. Ai-je bien fait de la bile?

TOINETTE.— Ma foi je ne me mêle point de ces affaires-là, c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARGAN.— Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE.— Ce Monsieur Fleurant-là, et ce Monsieur Purgon s'égayent bien¹⁶ sur votre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait; et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remèdes.

ARGAN.— Taisez-vous, ignorante, ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout à l'heure.

TOINETTE, *en le raillant*.— Allez vite, Monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

SCÈNE IV

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE, *la regardant d'un œil languissant, lui dit confidemment*.— Toinette.

TOINETTE.— Quoi?

ANGÉLIQUE.— Regarde-moi¹⁷ un peu.

TOINETTE.— Hé bien je vous regarde.

ANGÉLIQUE.— Toinette.

TOINETTE.— Hé bien, quoi, «Toinette»?

ANGÉLIQUE.— Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOINETTE.— Je m'en doute assez, de notre jeune amant; car c'est sur lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens; et vous n'êtes point bien si vous n'en parlez à toute heure.

ANGÉLIQUE.— Puisque tu connais cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir, et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours?

TOINETTE.— Vous ne m'en donnez pas le temps, et vous avez des soins là-dessus, qu'il est difficile de prévenir¹⁸.

ANGÉLIQUE.— Je t'avoue, que je ne saurais me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir à toi. Mais dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui?

TOINETTE.— Je n'ai garde.

ANGÉLIQUE.— Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions?

TOINETTE.— Je ne dis pas cela.

ANGÉLIQUE.— Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi?

TOINETTE.— À Dieu ne plaise.

ANGÉLIQUE.— Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas comme moi, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connaissance?

TOINETTE.— Oui.

ANGÉLIQUE.— Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connaître, est tout à fait d'un honnête homme?

TOINETTE.— Oui.

ANGÉLIQUE.— Que l'on ne peut pas en user plus généreusement?

TOINETTE.— D'accord.

ANGÉLIQUE.— Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde?

TOINETTE.— Oh, oui.

ANGÉLIQUE.— Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne?

TOINETTE.— Assurément.

ANGÉLIQUE.— Qu'il a l'air le meilleur du monde?

TOINETTE.— Sans doute.

ANGÉLIQUE.— Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble.

TOINETTE.— Cela est sûr.

ANGÉLIQUE.— Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE.— Il est vrai.

ANGÉLIQUE.— Et qu'il n'est rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire?

TOINETTE.— Vous avez raison.

ANGÉLIQUE.— Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE.— Eh, eh, ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité; et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.

ANGÉLIQUE.— Ah! Toinette, que dis-tu là? Hélas! de la façon qu'il parle, serait-il bien possible qu'il ne me dît pas vrai?

TOINETTE.— En tout cas vous en serez bientôt éclaircie; et la résolution où il vous écrit hier, qu'il était de vous faire demander en mariage, est une prompte voie à vous faire connaître s'il vous dit vrai, ou non. C'en sera là la bonne preuve.

ANGÉLIQUE.— Ah! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE.— Voilà votre père qui revient.

SCÈNE V

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN *se met dans sa chaise*.— Ô ça, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? vous riez. Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage. Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! nature, nature! À ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGÉLIQUE.— Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.— Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante, la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGÉLIQUE.— C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.— Je n'ai point encore vu la personne; mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

ANGÉLIQUE.— Assurément, mon père.

ARGAN.— Comment l'as-tu vu?

ANGÉLIQUE.— Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire²⁰, que le hasard nous a fait connaître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite, est un effet de l'inclination, que dès cette première vue nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.— Ils ne m'ont pas dit cela, mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGÉLIQUE.— Oui, mon père.

ARGAN.— De belle taille.

ANGÉLIQUE.— Sans doute²¹.

ARGAN.— Agréable de sa personne.

ANGÉLIQUE.— Assurément.

ARGAN.— De bonne physionomie.

ANGÉLIQUE.— Très bonne.

ARGAN.— Sage, et bien né.

ANGÉLIQUE.— Tout à fait.

ARGAN.— Fort honnête.

ANGÉLIQUE.— Le plus honnête du monde.

ARGAN.— Qui parle bien latin, et grec.

ANGÉLIQUE.— C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN.— Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

ANGÉLIQUE.— Lui, mon père?

ARGAN.— Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGÉLIQUE.— Non vraiment. Qui vous l'a dit à vous?

ARGAN.— Monsieur Purgon.

ANGÉLIQUE.— Est-ce que Monsieur Purgon le connaît?

ARGAN.— La belle demande; il faut bien qu'il le connaisse, puisque c'est son neveu.

ANGÉLIQUE.— Cléante, neveu de Monsieur Purgon?

ARGAN.— Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGÉLIQUE.— Hé, oui.

ARGAN.— Hé bien, c'est le neveu de Monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, Monsieur Diafoirus; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monsieur Purgon, Monsieur Fleurant et moi, et demain ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce? Vous voilà toute ébaubie?

ANGÉLIQUE.— C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.— Quoi, Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque? Et avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin?

ARGAN.— Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es?

TOINETTE.— Mon Dieu tout doux, vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter? Là, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage?

ARGAN.— Ma raison est, que me voyant infirme, et malade comme je suis, je veux me faire un gendre, et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma

maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même²² des consultations, et des ordonnances.

TOINETTE.— Hé bien, voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience. Est-ce que vous êtes malade?

ARGAN.— Comment, coquine, si je suis malade? si je suis malade, impudente?

TOINETTE.— Hé bien oui, Monsieur, vous êtes malade, n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez; voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle; et n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN.— C'est pour moi que je lui donne ce médecin; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOINETTE.— Ma foi, Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil?

ARGAN.— Quel est-il ce conseil?

TOINETTE.— De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN.— Hé la raison?

TOINETTE.— La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN.— Elle n'y consentira point?

TOINETTE.— Non.

ARGAN.— Ma fille?

TOINETTE.— Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.— J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense; Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; et de plus Monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfants, lui donne tout son bien, en faveur de ce mariage; et Monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.— Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

ARGAN.— Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE.— Monsieur, tout cela est bel et bon; mais j'en reviens toujours là. Je vous conseille entre nous de lui choisir un autre mari, et elle n'est point faite pour être Madame Diafoirus.

ARGAN.— Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE.— Eh fi, ne dites pas cela.

ARGAN.— Comment, que je ne dise pas cela?

TOINETTE.— Hé non.

ARGAN.— Et pourquoi ne le dirai-je pas?

TOINETTE.— On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.— On dira ce qu'on voudra, mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.— Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas²³.

ARGAN.— Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.— Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.— Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.— Vous?

ARGAN.— Moi.

TOINETTE.— Bon.

ARGAN.— Comment, «bon»?

TOINETTE.— Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN.— Je ne la mettrai point dans un couvent?

TOINETTE.— Non.

ARGAN.— Non?

TOINETTE.— Non.

ARGAN.— Ouais, voici qui est plaisant. Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux?

TOINETTE.— Non, vous dis-je.

ARGAN.— Qui m'en empêchera?

TOINETTE.— Vous-même.

ARGAN.— Moi?

TOINETTE.— Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.— Je l'aurai.

TOINETTE.— Vous vous moquez.

ARGAN.— Je ne me moque point.

TOINETTE.— La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN.— Elle ne me prendra point.

TOINETTE.— Une petite larme, ou deux, des bras jetés au cou, un «mon petit papa mignon», prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN.— Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.— Oui, oui.

ARGAN.— Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.— Bagatelles.

ARGAN.— Il ne faut point dire «bagatelles».

TOINETTE.— Mon Dieu je vous connais, vous êtes bon naturellement.

ARGAN, *avec emportement*.— Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.

TOINETTE.— Doucement, Monsieur, vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN.— Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.— Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN.— Où est-ce donc que nous sommes? et quelle audace est-ce là à une coquine de servante de parler de la sorte devant son maître?

TOINETTE.— Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN *court après Toinette*.— Ah! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE *se sauve de lui*.— Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN, *en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main*.— Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

ANGÉLIQUE.— Eh, mon père, ne vous faites point malade.

TOINETTE, *courant, et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan*.— Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN.— Chiennel!

TOINETTE.— Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN.— Pendarde!

TOINETTE.— Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN.— Carogne!

TOINETTE.— Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN.— Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE.— Et moi je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARGAN *se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle.*— Ah! ah! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCÈNE VI

BÉLINE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN.— Ah! ma femme, approchez.

BÉLINE.— Qu'avez-vous, mon pauvre mari?

ARGAN.— Venez-vous-en ici à mon secours.

BÉLINE.— Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils?

ARGAN.— Mamie.

BÉLINE.— Mon ami.

ARGAN.— On vient de me mettre en colère.

BÉLINE.— Hélas! pauvre petit mari. Comment donc mon ami?

ARGAN.— Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BÉLINE.— Ne vous passionnez donc point.

ARGAN.— Elle m'a fait enrager, mamie.

BÉLINE.— Doucement, mon fils.

ARGAN.— Elle a contrecarré une heure durant les choses que je veux faire.

BÉLINE.— Là, là, tout doux.

ARGAN.— Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BÉLINE.— C'est une impertinente.

ARGAN.— Vous savez, mon cœur, ce qui en est.

BÉLINE.— Oui, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.— Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BÉLINE.— Eh là, eh là.

ARGAN.— Elle est cause de toute la bile que je fais.

BÉLINE.— Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.— Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

BÉLINE.— Mon Dieu, mon fils, il n'y a point de serviteurs, et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités, à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle²⁴; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà, Toinette.

TOINETTE.— Madame.

BÉLINE.— Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère?

TOINETTE, *d'un ton doucereux*.— Moi, Madame, hélas! Je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses.

ARGAN.— Ah! la traîtresse.

TOINETTE.— Il nous a dit qu'il voulait donner sa fille en mariage au fils de Monsieur Diafoirus; je lui ai répondu que je trouvais le parti avantageux pour elle; mais que je croyais qu'il ferait mieux de la mettre dans un couvent.

BÉLINE.— Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

ARGAN.— Ah! mamour, vous la croyez; c'est une scélérate. Elle m'a dit cent insolences.

BÉLINE.— Hé bien je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Écoutez, Toinette, si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi son manteau fourré, et des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles; il n'y a rien qui enrhume tant, que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.— Ah! mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi.

BÉLINE, *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*— Levez-vous que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE, *lui mettant rudement un oreiller sur la tête, et puis fuyant.*— Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN *se lève en colère, et jette tous les oreillers à Toinette.*— Ah! coquine, tu veux m'étouffer.

BÉLINE.— Eh là, eh là. Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN, *tout essoufflé, se jette dans sa chaise.*— Ah, ah, ah! je n'en puis plus.

BÉLINE.— Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a cru faire bien.

ARGAN.— Vous ne connaissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! elle m'a mis tout hors de moi; et il faudra plus de huit médecines, et de douze lavements, pour réparer tout ceci.

BÉLINE.— Là, là, mon petit ami, apaisez-vous un peu.

ARGAN.— Mamie, vous êtes toute ma consolation.

BÉLINE.— Pauvre petit fils.

ARGAN.— Pour tâcher de reconnaître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BÉLINE.— Ah! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie, je ne saurais souffrir cette pensée; et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.— Je vous avais dit de parler pour cela à votre notaire.

BÉLINE.— Le voilà là-dedans, que j'ai amené avec moi.

ARGAN.— Faites-le donc entrer, mamour.

BÉLINE.— Hélas! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela.

SCÈNE VII²⁵

LE NOTAIRE, BÉLINE, ARGAN.

ARGAN.— Approchez, Monsieur de Bonnefoy, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis; et je l'ai chargée de vous parler, pour un testament que je veux faire.

BÉLINE.— Hélas! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

LE NOTAIRE.— Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle; et j'ai à vous dire là-dessus, que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN.— Mais pourquoi?

LE NOTAIRE.— La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourrait faire; mais à Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition serait nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant²⁶.

ARGAN.— Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme, dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin. J'aurais envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrais faire.

LE NOTAIRE.— Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire sévères là dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime, que de disposer en fraude de la loi²⁷. Ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience²⁸. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes; qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'éluder la coutume, par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choses, autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerais pas un sou de notre métier.

ARGAN.— Ma femme m'avait bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile, et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, et en frustrer mes enfants?

LE NOTAIRE.— Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme par votre testament tout ce que vous pouvez²⁹; et cet ami ensuite lui rendra tout³⁰. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations³¹, non suspectes, au profit de divers créanciers, qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration, que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir, payables au porteur.

BÉLINE.— Mon Dieu, il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous³², mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN.— Mamie!

BÉLINE.— Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre...

ARGAN.— Ma chère femme!

BÉLINE.— La vie ne me sera plus de rien.

ARGAN.— Mamour!

BÉLINE.— Et je suivrai vos pas, pour vous faire connaître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN.— Mamie, vous me fendez le cœur. Consolez-vous je vous en prie.

LE NOTAIRE.— Ces larmes sont hors de saison, et les choses n'en sont point encore là.

BÉLINE.— Ah! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari, qu'on aime tendrement.

ARGAN.— Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avait dit qu'il m'en ferait faire un.

LE NOTAIRE.— Cela pourra venir encore.

ARGAN.— Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que Monsieur dit; mais par précaution je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur.

BÉLINE.— Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah! combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve?

ARGAN.— Vingt mille francs, mamour.

BÉLINE.— Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah! de combien sont les deux billets?

ARGAN.— Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

BÉLINE.— Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien, au prix de vous.

LE NOTAIRE.— Voulez-vous que nous procédions au testament?

ARGAN.— Oui, Monsieur; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez moi, je vous prie.

BÉLINE.— Allons, mon pauvre petit fils.

SCÈNE VIII³³

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.— Les voilà avec un notaire, et j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mère ne s'endort point, et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intérêts, où elle pousse votre père.

ANGÉLIQUE.— Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE.— Moi? vous abandonner, j'aimerais mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente, et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle, et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire, j'emploierai toute chose pour vous servir; mais pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre père, et de votre belle-mère.

ANGÉLIQUE.— Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.— Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon amant, et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard; mais demain du grand matin, je l'enverrai quérir, et il sera ravi de...

BÉLINE.— Toinette.

TOINETTE.— Voilà qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moi.

ACTE II, SCÈNE PREMIÈRE

TOINETTE, CLÉANTE.

TOINETTE.— Que demandez-vous, Monsieur?

CLÉANTE.— Ce que je demande?

TOINETTE.— Ah, ah, c'est vous? Quelle surprise! Que venez-vous faire céans?

CLÉANTE.— Savoir ma destinée; parler à l'aimable Angélique; consulter les sentiments de son cœur; et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal, dont on m'a averti.

TOINETTE.— Oui, mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique; il faut des mystères, et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue. Qu'on ne la laisse, ni sortir, ni parler à personne, et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion, et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure.

CLÉANTE.— Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, et sous l'apparence de son amant, mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOINETTE.— Voici son père. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.

SCÈNE II

ARGAN, TOINETTE, CLÉANTE.

ARGAN.— Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre, douze allées, et douze venues; mais j'ai oublié à lui demander, si c'est en long, ou en large.

TOINETTE.— Monsieur, voilà un...

ARGAN.— Parle bas, pendarde, tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.— Je voulais vous dire, Monsieur...

ARGAN.— Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.— Monsieur...

Elle fait semblant de parler.

ARGAN.— Eh?

TOINETTE.— Je vous dis que...

Elle fait semblant de parler.

ARGAN.— Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE, *haut*.— Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.— Qu'il vienne.

Toinette fait signe à Cléante d'avancer.

CLÉANTE.— Monsieur...

TOINETTE, *raillant*.— Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monsieur.

CLÉANTE.— Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout et de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE, *feignant d'être en colère*.— Comment «qu'il se porte mieux»? Cela est faux, Monsieur se porte toujours mal.

CLÉANTE.— J'ai ouï dire que Monsieur était mieux, et je lui trouve bon visage.

TOINETTE.— Que voulez-vous dire avec votre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais, et ce sont des impertinents qui vous ont dit qu'il était mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN.— Elle a raison.

TOINETTE.— Il marche, dort, mange, et boit tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN.— Cela est vrai.

CLÉANTE.— Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître à chanter de Mademoiselle votre fille. Il s'est vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours; et comme son ami intime, il m'envoie à sa place, pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant elle ne vînt à oublier ce qu'elle sait déjà.

ARGAN.— Fort bien. Appelez Angélique.

TOINETTE.— Je crois, Monsieur, qu'il sera mieux de mener Monsieur à sa chambre.

ARGAN.— Non, faites-la venir.

TOINETTE.— Il ne pourra lui donner leçon, comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARGAN.— Si fait, si fait.

TOINETTE.— Monsieur, cela ne fera que vous étourdir, et il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes, et vous ébranler le cerveau.

ARGAN.— Point, point, j'aime la musique, et je serai bien aise de... Ah! la voici. Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

SCÈNE III

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE.

ARGAN.— Venez, ma fille, votre maître de musique est allé aux champs, et voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

ANGÉLIQUE.— Ah, Ciel!

ARGAN.— Qu'est-ce? D'où vient cette surprise?

ANGÉLIQUE.— C'est...

ARGAN.— Quoi? qui³⁹ vous émeut de la sorte?

ANGÉLIQUE.— C'est, mon père, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN.— Comment?

ANGÉLIQUE.— J'ai songé cette nuit que j'étais dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne faite tout comme Monsieur, s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est venue tirer de la peine où j'étais; et ma surprise a été grande, de voir inopinément en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLÉANTE.— Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant⁴⁰; et mon bonheur serait grand sans doute, si vous étiez dans quelque peine, dont vous me jugeassiez digne de vous tirer; et il n'y a rien que je ne fisse pour...

SCÈNE IV

TOINETTE, CLÉANTE, ANGÉLIQUE, ARGAN.

TOINETTE, *par dérision*.— Ma foi, Monsieur, je suis pour vous maintenant, et je me dédis de tout ce que je disais hier. Voici Monsieur Diafoirus le père, et Monsieur Diafoirus le fils, qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré⁴¹! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, et le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie, et votre fille va être charmée de lui.

ARGAN, *à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller*.— C'est que je marie ma fille, et voilà qu'on lui amène son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu. C'est le fils d'un habile médecin, et le mariage se fera dans quatre jours.

CLÉANTE.— Fort bien.

ARGAN.— Mandez-le un peu à son maître de musique, afin qu'il se trouve à la noce.

CLÉANTE.— Je n'y manquerai pas.

SCÈNE V

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ARGAN, *mettant la main à son bonnet sans l'ôter*.— Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

ARGAN.— Je reçois, Monsieur... *Ils parlent tous deux en même temps, s'interrompent et confondent.*

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Nous venons ici, Monsieur...

ARGAN.— Avec beaucoup de joie...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Mon fils Thomas, et moi...

ARGAN.— L'honneur que vous me faites...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Vous témoigner, Monsieur...

ARGAN.— Et j'aurais souhaité...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Le ravissement où nous sommes...

ARGAN.— De pouvoir aller chez vous...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— De la grâce que vous nous faites...

ARGAN.— Pour vous en assurer...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— De vouloir bien nous recevoir...

ARGAN.— Mais vous savez, Monsieur...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Dans l'honneur, Monsieur...

ARGAN.— Ce que c'est qu'un pauvre malade...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— De votre alliance...

ARGAN.— Qui ne peut faire autre chose...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Et vous assurer...

ARGAN.— Que de vous dire ici...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Que dans les choses qui dépendront de notre métier...

ARGAN.— Qu'il cherchera toutes les occasions...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— De même qu'en toute autre...

ARGAN.— De vous faire connaître, Monsieur...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Nous serons toujours prêts, Monsieur...

ARGAN.— Qu'il est tout à votre service...

MONSIEUR DIAFOIRUS.— À vous témoigner notre zèle. (*Il se retourne vers son fils, et lui dit.*) Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments.

THOMAS DIAFOIRUS *est un grand benêt nouvellement sorti des Écoles, qui fait toutes choses de mauvaise grâce, et à contretemps.*— N'est-ce pas par le père qu'il convient commencer?

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Oui.

THOMAS DIAFOIRUS.— Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir, et révéler en vous un second père; mais un second père, auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité; mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté; et d'autant plus que les facultés spirituelles, sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très humbles, et très respectueux hommages⁴².

TOINETTE.— Vivent les collèges, d'où l'on sort si habile homme.

THOMAS DIAFOIRUS.— Cela a-t-il bien été, mon père?

MONSIEUR DIAFOIRUS.— *Optime*⁴³.

ARGAN, *à Angélique.*— Allons, saluez Monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS.— Baiserai-je⁴⁴?

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS, *à Angélique.*— Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on...

ARGAN.— Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.— Où donc est-elle?

ARGAN.— Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS.— Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue?

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS.— Mademoiselle, ne plus ne moins⁴⁵ que la statue de Memnon, rendait un son harmonieux, lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil⁴⁶, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés. Et comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire, et n'ambitionne autre gloire, que d'être toute sa vie, Mademoiselle, votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur, et mari.

TOINETTE, *en le raillant*.— Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures, qu'il fait de beaux discours.

ARGAN.— Allons vite ma chaise, et des sièges à tout le monde. Mettez-vous là, ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns, mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire⁴⁷, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été, ce qu'on appelle mièvre⁴⁸, et éveillé. On le voyait toujours doux, paisible, et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux, que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire, et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. «Bon, disais-je en moi-même; les arbres tardifs, sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps, et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir.» Lorsque je l'envoyai au collège il trouva de la peine; mais il se raidissait contre les difficultés, et ses régents se louaient toujours à moi de son assiduité, et de son travail. Enfin, à force de battre le fer⁴⁹, il en est venu glorieusement à avoir ses licences⁵⁰; et je puis dire sans vanité, que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre École. Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses

principes; ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre, ni écouter les raisons, et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang⁵¹, et autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS. *Il tire une grande thèse roulée de sa poche, qu'il présente à Angélique.*— J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse⁵², qu'avec la permission de Monsieur, j'ose présenter à Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANGÉLIQUE.— Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile⁵³, et je ne me connais pas à ces choses-là.

TOINETTE.— Donnez, donnez, elle est toujours bonne à prendre pour l'image, cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS.— Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours pour vous divertir la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE.— Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses, mais donner une dissection, est quelque chose de plus galand.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Au reste, pour ce qui est des qualités requises, pour le mariage et la propagation, je vous assure que selon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter. Qu'il possède en un degré louable la vertu prolifique, et qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer, et procréer des enfants bien conditionnés.

ARGAN.— N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin?

MONSIEUR DIAFOIRUS.— À vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé, qu'il valait mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne, et pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

TOINETTE.— Cela est plaisant, et ils sont bien impertinents de vouloir que vous autres Messieurs vous les guérissiez; vous n'êtes point auprès d'eux pour cela; vous n'y êtes que

pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remèdes; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN, à *Cléante*.— Monsieur, faites un peu chanter ma fille, devant la compagnie.

CLÉANTE.— J'attendais vos ordres, Monsieur, et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiselle, une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. Tenez, voilà votre partie.

ANGÉLIQUE.— Moi?

CLÉANTE.— Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous devons chanter. Je n'ai pas une voix à chanter; mais ici il suffit que je me fasse entendre, et l'on aura la bonté de m'excuser par la nécessité où je me trouve, de faire chanter Mademoiselle.

ARGAN.— Les vers en sont-ils beaux?

CLÉANTE.— C'est proprement ici un petit opéra impromptu, et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes, qui disent les choses d'eux-mêmes⁵⁴, et parlent sur-lechamp.

ARGAN.— Fort bien. Écoutons.

(coupe ci-dessous à voir fonction de l'introduction musicale)

CLÉANTE, sous le nom d'un berger, explique à sa maîtresse son amour depuis leur rencontre, et ensuite ils s'appliquent leurs pensées l'un à l'autre, en chantant.— Voici le sujet de la scène. Un berger était attentif aux beautés d'un spectacle, qui ne faisait que de commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention, par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne, et voit un brutal, qui de paroles insolentes maltraitait une bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage; et après avoir donné au brutal le châtement de son insolence, il vient à la bergère, et voit une jeune personne, qui des deux plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versait des larmes, qu'il trouva les plus belles du monde. «Hélas! dit-il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable? Et quel inhumain, quel barbare ne serait touché par de telles larmes?» Il prend soin de les arrêter, ces larmes, qu'il trouve si belles; et l'aimable bergère prend soin en même temps de le remercier de son léger service; mais d'une

manière si charmante, si tendre, et si passionnée, que le berger n'y peut résister, et chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son cœur se sent pénétré.

*Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir,
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées,
Apprenez-moi ma destinée,
Faut-il vivre? Faut-il mourir?*

ANGÉLIQUE *répond en chantant.*

*Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous
alarmez,
Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire,
C'est vous en dire assez.*

ARGAN.— Ouais, je ne croyais pas que ma fille fût si habile, que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter.

CLÉANTE

*Hélas! belle Philis,
Se pourrait-il, que l'amoureux Tircis,
Eût assez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans votre cœur?*

ANGÉLIQUE

*Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême,
Oui, Tircis, je vous aime.*

CLÉANTE

*Ô parole pleine d'appas,
Ai-je bien entendu, hélas!
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.*

ANGÉLIQUE

Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE

De grâce, encor, Philis.

ANGÉLIQUE

Je vous aime.

CLÉANTE

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGÉLIQUE

*Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.*

ARGAN.— Et que dit le père à tout cela?

CLÉANTE.— Il ne dit rien.

ARGAN.— Voilà un sot père que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là, sans rien dire.

CLÉANTE

Ah! mon amour...

ARGAN.— Non, non, en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis, une impudente, de parler de la sorte devant son père. Montrez-moi ce papier. Ha, ha. Où sont donc les paroles que vous avez dites? Il n'y a là que de la musique écrite?

CLÉANTE.— Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes?

ARGAN.— Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur⁵⁵; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.

CLÉANTE.— J'ai cru vous divertir.

ARGAN.— Les sottises ne divertissent point.

SCÈNE VI

ARGAN, TOINETTE, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS.

ARGAN.— Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, et lui donnez votre foi, comme à votre mari⁵⁶.

ANGÉLIQUE.— De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connaître, et de voir naître en nous l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.— Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en moi, et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGÉLIQUE.— Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi, et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

ARGAN.— Ho bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.

ANGÉLIQUE.— Eh mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne, où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force; et si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne, qui serait à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.— *Nego consequentiam*⁵⁷, Mademoiselle; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre père.

ANGÉLIQUE.— C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.— Nous lisons, des anciens, Mademoiselle, que leur coutume était d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menait marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement, qu'elles convolaient dans les bras d'un homme.

ANGÉLIQUE.— Les anciens, Monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle, et quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne.

ARGAN.— Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci. Écoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisis d'épouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou un couvent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai⁶⁰ bien.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.— Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

MONSIEUR DIAFOIRUS *lui tâte le pouls*.— Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis?*

THOMAS DIAFOIRUS.— *Dico*⁶¹, que le pouls de Monsieur, est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.— Qu'il est duriuscule⁶², pour ne pas dire dur.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.— Repoussant⁶³.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— *Bene*.

THOMAS DIAFOIRUS.— Et même un peu caprisant⁶⁴.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— *Optime*.

THOMAS DIAFOIRUS.— Ce qui marque une intempérie⁶⁵ dans le *parenchyme splénique*⁶⁶, c'est-à-dire la rate.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Fort bien.

ARGAN.— Non, Monsieur Purgon dit que c'est mon foie, qui est malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Il vous ordonne sans doute de manger force rôti?

ARGAN.— Non, rien que du bouilli.

MONSIEUR DIAFOIRUS.— Eh oui, rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.— Jusqu'au revoir, Monsieur.

SCÈNE VII

BÉRALDE, ARGAN.

BÉRALDE.— Hé bien, mon frère, qu'est-ce, comment vous portez-vous?

ARGAN.— Ah! mon frère, fort mal.

BÉRALDE.— Comment «fort mal»?

ARGAN.— Oui, je suis dans une faiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

BÉRALDE.— Voilà qui est fâcheux.

ARGAN.— Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BÉRALDE.— J'étais venu ici, mon frère, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique.

ARGAN, *parlant avec emportement, et se levant de sa chaise*.— Mon frère, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours.

BÉRALDE.— Ah! voilà qui est bien. Je suis bien aise que la force vous revienne un peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh çà, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertissement, que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, et vous rendra l'âme mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Égyptiens, vêtus en Mores, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir, et cela vaudra bien une ordonnance de Monsieur Purgon. Allons.

SECOND INTERMÈDE

Le frère du Malade imaginaire, lui amène pour le divertir, plusieurs Égyptiens et Égyptiennes vêtus en Mores, qui font des danses entremêlées de chansons.

PREMIÈRE FEMME MORE

Profitez du printemps

De vos beaux ans,

Aimable jeunesse;

Profitez du printemps

De vos beaux ans,

Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmants,

Sans l'amoureuse flamme, Pour

contenter une âme

N'ont point d'attraits assez puissants.

Profitez du printemps

De vos beaux ans,

Aimable jeunesse;

Profitez du printemps

De vos beaux ans,

Donnez-vous à la tendresse.

ACTE III⁷⁰

SCÈNE II

BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE.— N'abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce.

BÉRALDE.— J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

TOINETTE.— Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant, qu'il s'est mis dans la fantaisie. Laissez-moi faire; agissez de votre côté.

SCÈNE III

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE.— Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation.

ARGAN.— Voilà qui est fait.

BÉRALDE.— De répondre sans nulle aigreur aux choses que je pourrai vous dire.

ARGAN.— Oui.

BÉRALDE.— Et de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

ARGAN.— Mon Dieu oui. Voilà bien du préambule.

BÉRALDE.— D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfants qu'une fille; car je ne compte pas la petite: d'où vient, dis-je, que vous parlez de la donner en mariage au fils d'un médecin?

ARGAN.— Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BÉRALDE.— Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille, et il se présente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN.— Oui, mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.

BÉRALDE.— Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN.— Il doit être, mon frère, et pour elle, et pour moi, et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BÉRALDE.— Par cette raison-là, si votre petite était grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire?

ARGAN.— Pourquoi non?

BÉRALDE.— Est-il possible que vous serez toujours embéguiné⁷⁴ de vos apothicaires, et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens, et de la nature?

ARGAN.— Comment l'entendez-vous, mon frère?

BÉRALDE.— J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme, qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderais point une meilleure constitution que la vôtre.

ARGAN.— Vous ne croyez donc point à la médecine?

BÉRALDE.— Non, mon frère, et je ne vois pas que pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN.— Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre?

BÉRALDE.— Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères jusques ici, où les hommes ne voient goutte; et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose.

ARGAN.— Mais enfin, mon frère, nous voyons que dans la maladie tout le monde a recours aux médecins.

BÉRALDE.— C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

ARGAN.— Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BÉRALDE.— C'est qu'il y en a parmi eux, qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds. Un homme qui croit à ses règles, plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'est de la meilleure foi du monde, qu'il vous expédiera⁷⁹, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même.

ARGAN.— C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait⁸⁰ contre lui. Mais enfin, venons au fait. Que faire donc, quand on est malade?

BÉRALDE.— Rien, mon frère.

ARGAN.— Rien?

BÉRALDE.— Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

ARGAN.— Hoy. Vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs pour rembarrer vos raisonnements, et rabaisser votre caquet.

BÉRALDE.— Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine, et chacun à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes; et pour vous divertir vous mener voir sur ce chapitre quelque'une des comédies de Molière.

ARGAN.— C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BÉRALDE.— Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARGAN.— C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là.

BÉRALDE.— Vous voilà bien en colère contre lui.

ARGAN.— Tant pis pour lui s'il n'a point recours aux remèdes. Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

BÉRALDE.— Je le veux bien, mon frère, et pour changer de discours, je vous dirai que pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte, et qu'on doit sur cette matière s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

SCÈNE IV

MONSIEUR FLEURANT, *une seringue à la main*, ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.— Ah! mon frère, avec votre permission.

BÉRALDE.— Comment, que voulez-vous faire?

ARGAN.— Prendre ce petit lavement-là, ce sera bientôt fait.

BÉRALDE.— Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement, ou sans médecine? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARGAN.— Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au matin.

MONSIEUR FLEURANT, *à Béralde*.— De quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et d'empêcher Monsieur de prendre mon clystère? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là!

BÉRALDE.— Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages⁸².

MONSIEUR FLEURANT.— On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire à Monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres, et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez...

ARGAN.— Mon frère, vous serez cause ici de quelque malheur.

SCÈNE V

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE, FLEURANT.

MONSIEUR PURGON.— Je viens d'apprendre là-bas à la porte de jolies nouvelles. Qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.

ARGAN.— Monsieur, ce n'est pas...

MONSIEUR PURGON.— Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin.

Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN.— Ce n'est pas moi...

MONSIEUR PURGON.— Inventé, et formé dans toutes les règles de l'art.
Et qui devait faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.— Mon frère?

MONSIEUR PURGON.— Le renvoyer avec mépris!

ARGAN.— C'est lui...

MONSIEUR PURGON.— C'est une action exorbitante⁸³.
Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN.— Il est cause...

MONSIEUR PURGON.— Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.
Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN.— C'est mon frère...

MONSIEUR PURGON.— Que je ne veux plus d'alliance avec vous.
Et que pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu en faveur du mariage.

ARGAN.— C'est mon frère qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON.— Mépriser mon clystère?

ARGAN.— Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

MONSIEUR PURGON.— Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu.
J'allais nettoyer votre corps, et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

ARGAN.— Ah, mon frère!

MONSIEUR PURGON.— Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines, pour vider le fond du sac.

Mais puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains...

ARGAN.— Ce n'est pas ma faute.

MONSIEUR PURGON.— Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin...

Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais...

ARGAN.— Hé point du tout.

MONSIEUR PURGON.— J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, et à la féculence de vos humeurs⁸⁴.

ARGAN.— Mon Dieu!

MONSIEUR PURGON.— Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN.— Ah! miséricorde.

MONSIEUR PURGON.— Que vous tombiez dans la bradypepsie⁸⁵.

ARGAN.— Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.— De la bradypepsie, dans la dyspepsie⁸⁶.

ARGAN.— Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.— De la dyspepsie, dans l'apepsie⁸⁷.

ARGAN.— Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.— De l'apepsie, dans la lienterie⁸⁸.

ARGAN.— Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.— De la lienterie, dans la dysenterie.

ARGAN.— Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.— De la dysenterie, dans l'hydropisie.

ARGAN.— Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.— Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

SCÈNE VI

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.— Ah! mon Dieu! je suis mort. Mon frère vous m'avez perdu.

BÉRALDE.— Quoi? qu'y a-t-il?

ARGAN.— Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

BÉRALDE.— Ma foi, mon frère, vous êtes fou, et je ne voudrais pas pour beaucoup de choses, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie; revenez à vous-même; et ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN.— Vous voyez, mon frère, les étranges maladies, dont il m'a menacé.

BÉRALDE.— Le simple homme que vous êtes!

ARGAN.— Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

BÉRALDE.— Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose? Est-ce un oracle qui a parlé? Il semble à vous entendre, que Monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours⁸⁹, et que d'autorité suprême il vous l'allonge, et vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, et que le courroux de Monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir, que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure si vous voulez à vous défaire des médecins, ou si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer⁹⁰, il est aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN.— Ah! mon frère, il sait tout mon tempérament, et la manière dont il faut me gouverner.

BÉRALDE.— Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

SCÈNE VII

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE.— Monsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.

ARGAN.— Et quel médecin?

TOINETTE.— Un médecin de la médecine.

ARGAN.— Je te demande qui il est?

TOINETTE.— Je ne le connais pas; mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau, et si je n'étais sûre que ma mère était honnête femme, je dirais que ce serait quelque petit frère, qu'elle m'aurait donné depuis le trépas de mon père.

ARGAN.— Fais-le venir.

BÉRALDE.— Vous êtes servi à souhait. Un médecin vous quitte, un autre se présente.

ARGAN.— J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

SCÈNE VIII

TOINETTE *en médecin*, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE, *en médecin*.— Monsieur, agréez que je vienne vous rendre visite, et vous offrir mes petits services pour toutes les saignées, et les purgations, dont vous aurez besoin.

ARGAN.— Monsieur, je vous suis fort obligé. Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE.— Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ai oublié de donner une commission à mon valet, je reviens tout à l'heure⁹¹.

ARGAN.— Eh! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?

BÉRALDE.— Il est vrai que la ressemblance est tout à fait grande. Mais ce n'est pas la première fois qu'on a vu de ces sortes de choses, et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.— Pour moi, j'en suis surpris, et...

SCÈNE IX

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE *quitte son habit de médecin si promptement qu'il est difficile de croire que ce soit elle qui a paru en médecin.* — Que voulez-vous, Monsieur?

ARGAN.— Comment?

TOINETTE.— Ne m'avez-vous pas appelé?

ARGAN.— Moi? non.

TOINETTE.— Il faut donc que les oreilles m'aient corné.

ARGAN.— Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te ressemble.

TOINETTE, *en sortant, dit.* — Oui, vraiment, j'ai affaire là-bas, et je l'ai assez vu.

ARGAN.— Si je ne les voyais tous deux, je croirais que ce n'est qu'un.

BÉRALDE.— J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances, et nous en avons vu de notre temps où tout le monde s'est trompé.

ARGAN.— Pour moi, j'aurais été trompé à celle-là, et j'aurais juré que c'est la même personne.

SCÈNE X

TOINETTE, *en médecin*, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE, *en médecin.* — Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN.— Cela est admirable!

TOINETTE.— Vous ne trouverez pas mauvaise, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes, et votre réputation qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARGAN.— Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE.— Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie?

ARGAN.— Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six, ou vingt-sept ans.

TOINETTE.— Ah, ah, ah, ah, ah! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.— Quatre-vingt-dix?

TOINETTE.— Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

ARGAN.— Par ma foi voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE.— Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands, et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fiévrottes, à ces vapeurs, et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies, avec des inflammations de poitrine, c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

ARGAN.— Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.— Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ahy, je vous ferai bien aller comme vous devez. Hoy, ce pouls-là fait l'impertinent; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin?

ARGAN.— Monsieur Purgon.

TOINETTE.— Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi, dit-il, que vous êtes malade?

ARGAN.— Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE.— Ce sont tous des ignorants, c'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.— Du poumon?

TOINETTE.— Oui. Que sentez-vous?

ARGAN.— Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE.— Justement, le poumon.

ARGAN.— Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.— Le poumon.

ARGAN.— J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.— Le poumon.

ARGAN.— Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE.— Le poumon.

ARGAN.— Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'était des coliques.

TOINETTE.— Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez?

ARGAN.— Oui, Monsieur.

TOINETTE.— Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARGAN.— Oui, Monsieur.

TOINETTE.— Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir?

ARGAN.— Oui, Monsieur.

TOINETTE.— Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture?

ARGAN.— Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.— Ignorant.

ARGAN.— De la volaille.

TOINETTE.— Ignorant.

ARGAN.— Du veau.

TOINETTE.— Ignorant.

ARGAN.— Des bouillons.

TOINETTE.— Ignorant.

ARGAN.— Des œufs frais.

TOINETTE.— Ignorant.

ARGAN.— Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE.— Ignorant.

ARGAN.— Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.— *Ignorantus, ignoranta, ignorantum.* Il faut boire votre vin pur; et pour épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN.— Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.— Que diantre faites-vous de ce bras-là?

ARGAN.— Comment?

TOINETTE.— Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure⁹², si j'étais que de vous.

ARGAN.— Et pourquoi?

TOINETTE.— Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter?

ARGAN.— Oui, mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.— Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place.

ARGAN.— Crever un œil?

TOINETTE.— Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.— Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.— Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt, mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire, pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.— Pour un homme qui mourut hier?

TOINETTE.— Oui, pour aviser, et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

BÉRALDE.— Voilà un médecin vraiment, qui paraît fort habile.

ARGAN.— Oui, mais il va un peu bien vite.

BÉRALDE.— Tous les grands médecins sont comme cela.

ARGAN.— Me couper un bras, et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot!

SCÈNE XI

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE.— Allons, allons, je suis votre servante, je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.— Qu'est-ce que c'est?

TOINETTE.— Votre médecin, ma foi, qui me voulait tâter le pouls.

ARGAN.— Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

BÉRALDE.— Oh ça, mon frère, puisque voilà votre Monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce?

ARGAN.— Non, mon frère, je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Elle sera religieuse, c'est une chose résolue.

BÉRALDE.— Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN.— Je vous entends. Vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au cœur.

BÉRALDE.— Hé bien oui, mon frère, puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire; et non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez tête baissée dans tous les pièges qu'elle vous tend.

ARGAN.— Demandez-lui un peu les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.— Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir tout à l'heure comme Madame aime Monsieur? Monsieur, souffrez que je lui montre son bec jaune⁹³, et le tire d'erreur.

ARGAN.— Comment?

TOINETTE.— Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.— Je le veux bien.

TOINETTE.— Oui, mais ne la laissez pas longtemps dans le désespoir, car elle en pourrait bien mourir.

ARGAN.— Laisse-moi faire.

SCÈNE XII

BÉLINE, TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE *s'écrie*.— Ah! mon Dieu! Ah malheur! Quel étrange accident!

BÉLINE.— Qu'est-ce, Toinette?

TOINETTE.— Ah, Madame!

BÉLINE.— Qu'y a-t-il?

TOINETTE.— Votre mari est mort.

BÉLINE.— Mon mari est mort?

TOINETTE.— Hélas oui. Le pauvre défunt est trépassé.

BÉLINE.— Assurément?

TOINETTE.— Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là, et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

BÉLINE.— Le Ciel en soit loué. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotté, Toinette, de t'affliger de cette mort!

TOINETTE.— Je pensais, Madame, qu'il fallût pleurer.

BÉLINE.— Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, et de quoi servait-il sur la terre? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement, ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes, et valets.

TOINETTE.— Voilà une belle oraison funèbre.

BÉLINE. — Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir, et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette, prenons auparavant toutes ses clefs.

ARGAN, *se levant brusquement*. — Doucement.

BÉLINE, *surprise, et épouvantée*. — Ah!

ARGAN. — Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

TOINETTE. — Ah, ah, le défunt n'est pas mort.

ARGAN, *à Béline qui sort*. — Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi.

TOINETTE. — Par ma foi, je n'aurais jamais cru cela. Mais j'entends votre fille, remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; et puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous.

SCÈNE XIII

ANGÉLIQUE, ARGAN, TOINETTE, BÉRALDE.

TOINETTE *s'écrie*: — Ô Ciel! Ah, fâcheuse aventure! Malheureuse journée!

ANGÉLIQUE. — Qu'as-tu, Toinette, et de quoi pleures-tu?

TOINETTE. — Hélas! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGÉLIQUE. — Hé quoi?

TOINETTE. — Votre père est mort.

ANGÉLIQUE. — Mon père est mort, Toinette?

TOINETTE. — Oui, vous le voyez là. Il vient de mourir tout à l'heure d'une faiblesse qui lui a pris.

ANGÉLIQUE. — Ô Ciel! quelle infortune! quelle atteinte cruelle! Hélas! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restait au monde; et qu'encore pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il était irrité contre moi? Que deviendrai-je, malheureuse, et quelle consolation trouver après une si grande perte?

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE

CLÉANTE, ANGÉLIQUE, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

CLÉANTE. — Qu'avez-vous donc, belle Angélique? et quel malheur pleurez-vous?

ANGÉLIQUE. — Hélas! je pleure tout ce que dans la vie je pouvais perdre de plus cher, et de plus précieux. Je pleure la mort de mon père.

CLÉANTE. — Ô Ciel! quel accident! quel coup inopiné! hélas! après la demande que j'avais conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venais me présenter à lui, et tâcher par mes respects et par mes prières, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGÉLIQUE. — Ah! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais.

ARGAN *se lève*. — Ah! ma fille.

ANGÉLIQUE, *épouvantée*. — Ahy!

ARGAN. — Viens. N'aie point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille, et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

ANGÉLIQUE. — Ah! quelle surprise agréable, mon père, puisque par un bonheur extrême le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

ARGAN. — Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

CLÉANTE. — Très volontiers, Monsieur, s'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez.

BÉRALDE.— Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

ARGAN.— Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier?

BÉRALDE.— Bon, étudier. Vous êtes assez savant; et il y en a beaucoup parmi eux, qui ne sont pas plus habiles que vous. En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

TOINETTE.— Tenez, Monsieur, quand il n'y aurait que votre barbe⁹⁶, c'est déjà beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

CLÉANTE.— En tout cas, je suis prêt à tout.

BÉRALDE.— Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure⁹⁷?

ARGAN.— Comment tout à l'heure?

BÉRALDE.— Oui, et dans votre maison.

ARGAN.— Dans ma maison?

BÉRALDE.— Oui. Je connais une Faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.— Mais, moi que dire, que répondre?

BÉRALDE.— On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer quérir.

ARGAN.— Allons, voyons cela.

CLÉANTE.— Que voulez-vous dire, et qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies...?

TOINETTE.— Quel est donc votre dessein?

BÉRALDE.— De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

ANGÉLIQUE.— Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

BÉRALDE.— Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

CLÉANTE, à Angélique.— Y consentez-vous?

ANGÉLIQUE.— Oui, puisque mon oncle nous conduit.

*Qui hic assemblati estis;
Et vos, altri Messiores,
Sententiarum Facultatis
Fideles executores,*

*Salus, honor, et argentum,
Atque bonum appetitum.*

*Sçavantissimi doctores,
Medicinæ professores,*

*Chirurgiani et apothicari,
Atque tota compania aussi,*

FIN